

Sélection d'œuvres d'André Chénier

André Chénier est un poète de la fin du XVIIIe siècle, guillotiné pendant la Révolution en 1794. Mort à 31 ans, il n'a pas pu mener à bien la publication de toutes ses œuvres en volume, et la plupart d'entre elles sont restées inédites, parfois même inachevées. Redécouverts au début du XIXe siècle, ses textes sont repris, voire complétés et modifiés par divers littérateurs et éditeurs.

La sélection ci-dessous précise au fur et à mesure l'édition des différents textes. Sur le plan du contenu, elle vise à faire apparaître les diverses facettes de Chénier.

L'ordre établi suit globalement la chronologie d'écriture des poèmes et article.

Liste des textes retenus et thématiques associées :

Amour et sensualité :

« Reine de mes banquets » (Lycoris, I)

Nature :

« Ô Muses, accourez »

Inspiration antique et Invention poétique :

« À Le Brun », IV

« La Jeune Tarentine »

Liberté :

« Hymne à la France »

Dénonciation de la violence ou satire des travers humains :

« Avis aux Français sur leurs véritables ennemis »

« A Charlotte Corday »

« On vit ; on vit infâme »

« La Jeune Captive »

« Comme un dernier rayon »

85mg

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES
D'UNE ÉTUDE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR
SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION MISE EN ORDRE ET ANNOTÉE

PAR
M. LOUIS MOLAND

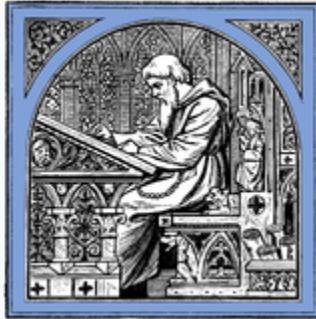
TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES

—
1889

../Élégies/

André Chénier



Garnier, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

SECONDE VERSION^[1]

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne,
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
Pour enivrer mes sens que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux
Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour inexorable,
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
À nos cheveux blanchis refusera des fleurs.
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes.
Respirent près de nous leur haleine de roses ;
Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

.
. .

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant la voix.
J'irai de la nature étudier les lois :

Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
Quel bras guide les cieus ; à quel ordre enchaînée
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger :
Quel autre sur la mer conduit le passager,
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie :
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

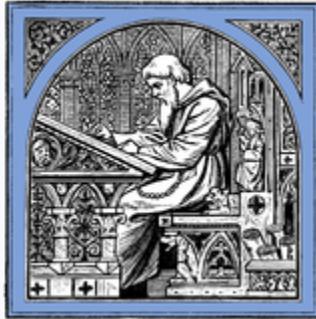
Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce
flambeau.

Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

1. [↑] Édition 1819.

../Élégies/

André Chénier



Garnier, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

XIV^[1]

Ô Muses, accourez ; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
La lune, sur les prés où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit ;
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire ;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers, qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?

Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
Et du premier humain berceau délicieux ;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive,
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,

Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égaré à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive, et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux, de nos cœurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.
Julie, amante faible et tombée avec gloire ;
Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison^[2] :
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries ;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
À vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !

Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux.
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

1. ↑ Édition 1819.
2. ↑ Allusion à l'*Héloïse* de Rousseau, à *Clarisse Harlowe* et à *Grandisson* de Richardson

OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

POÉSIES CHOISIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

EDITED BY

JULES DEROCQUIGNY

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

OXFORD

AT THE CLARENDON PRESS

1907

../Épîtres/

André Chénier



Oxford, 1907

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

II

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.
Le superbe lecteur, toujours content de lui,
Et toujours plus content s'il peut, rire d'autrui,
Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le dérïde,
Égayé au bout du vers une rime perfïde ;
Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent
D'immoler bien un sot qui jure en son chagrin,
Au rire acre et perçant d'un caprice malin.
Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile ;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant.

En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant.
Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers.
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux ;
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire ;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
À mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets.
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble.
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.

S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles.
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage.
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose
aujourd'hui ?
Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire.
Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés.
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
— Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis
guère.
— Certes, un tel nous lut hier une épître !... et son
frère
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !...
— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours
prêts.
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
— Bon ! bon ! Et cet Hermès, dont vous ne parlez

pas,

Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.

— Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.

— Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.

— Comment ? — Vous avez vu sous la main d'un fondeur

Ensemble se former, diverses en grandeur,

Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?

Il achève leur moule enseveli sous terre ;

Puis, par un long canal en rameaux divisé,

Y fait couler les flots de l'airain embrasé ;

Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,

Sont prêtes, et chacune attend et ne demande

Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour

Réveiller la paroisse à la pointe du jour.

Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule

Je prépare longtemps et la forme et le moule ;

Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.

Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.

Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,

M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.

Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages.

Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages

Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,

Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien.
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave.
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée.
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée.
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de
peindre,
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés

Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques.
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile.
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

../Bucoliques. Idylles et fragments d'idylles/

André Chénier



Oxford, 1907

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

VI

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe ; étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.

Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds ;
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes
cheveux. »

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR

SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION MISE EN ORDRE ET ANNOTÉE

PAR

M. LOUIS MOLAND

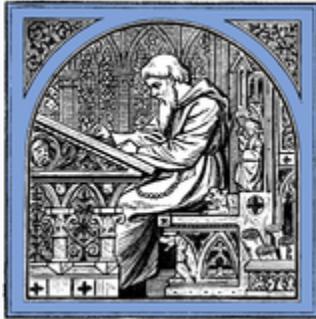
— — —
TOME PREMIER
— — —

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES

—
1889

../Hymnes/

André Chénier



Garnier, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

HYMNES

I [1]

À LA FRANCE [2]

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse, que le ciel indulgent forma pour être heureuse, le Nord ne... le Midi ne... Tu n'as point de ces arbres dont l'ombre est mortelle... *nec miseros fallunt aconita legentes*... les tigres, les serpents... Tu as des chevaux (renommés) en Poitou... en Limousin... Tes montagnes ont de superbes forêts... La Bourgogne, Champagne, Aquitaine, Pyrénées font mûrir des vignes... La Provence couronne la mer d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers... Ajoutez mille fleuves, la Seine, la Moselle, l'indomptable Garonne, la Dordogne, (l'Aveyron), la Gironde, la Saône, la Meuse, l'Aude, où j'ai passé mon enfance, la Loire, le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées, font partout croître sur leurs rivages les moissons, et les fleurs, et les gras pâturages. Dirai-je ces ports sur les deux mers... ces ponts... ces villes florissantes... ce canal du Languedoc... ces beaux chemins que les Trudaine...?... Tes peuples ont chassé les Anglais, ont

etc. La nature les a faits doux, bons, enclins à la joie... mais ils deviennent tristes... Ô France, trop heureuse si tu savais profiter de ce que les dieux t'avaient donné !... L'Anglais qui a un si beau gouvernement, l'Anglais dont le courage le sauve de tout naufrage, l'Anglais qui t'épie et s'enrichit de tes fautes, t'insulte et triomphe... Oh ! combien tes collines tressailleraient de se voir libres et donneraient volontiers leur vin et leur huile pour la liberté... J'ai vu dans les villages les mendiants... l'image de la misère... les paysans foulés aux pieds par les grands, découragés... impôts, sur le sel, corvées, exacteurs, mille brigands couverts du nom sacré du prince désolant une province et se disputant ses membres déchirés. [3]

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être
heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs.
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles,
Ni les poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule. Ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix.
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes,
En longs cercles hideux, leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets.
Et de Beaune et d'Ay les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, les hautes Pyrénées,

Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence, odorante et du zéphyr aimée,
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance.

Amène les tributs du rivage lointain,
Que visite Phébus le soir où le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre
Thétis ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense aux noms des Trudaine et bénit leur
ouvrage^[4] ?

Ton peuple industriel est né pour les combats.
Le glaive et le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. Ô France ! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,

Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh ! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts !
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
Le mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands tes larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi ;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;
Corvées, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers ;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré de prince^[5],
S'unir à déchirer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés !
Ô sainte égalité ! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même :
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur les tombeaux et boit parmi les morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié
Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !
L'équité clairvoyante aurait règne sur nous
Le faible aurait osé respirer près de vous ;
L'oppresser, évitant d'armer de justes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;
Le délateur impie, opprimé par la faim.
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
À l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire.
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots.
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

J'ai dit : Ô Vierge adorée ! en quels lieux te chercher ? (parler ensuite de ces innocents accusés et condamnés, des hommes éloquents qui les défendent et qui encourent l'inimitié des juges ignares et pervers). Finir par : Non, je ne veux plus vivre... [6]

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile ;
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide

Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop
heureux ;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice ;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieus goûter le noble encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants
retentissent :
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

1. ↑ Édition 1819.

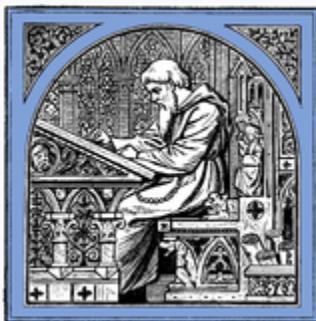
2. ↑ Le titre de cette pièce, tel qu'il existe en tête du canevas manuscrit, est *Hymne à la Justice*. C'est le premier éditeur qui lui a donné celui

d'*Hymne à la France*, sous lequel elle est connue.

3. ↑ Ce canevas a été publié par M. Becq de Fouquières, dans le *Temps* du 1^{er} novembre 1878.
4. ↑ Trudaine, directeur des Ponts et Chaussées sous Louis XV. C'était l'aïeul des frères Trudaine, les amis de collègue d'André.
5. ↑ On a vu dans le caneras en prose :
Mille brigands couverts du nom sacré du prince.
6. ↑ Suite et fin du canevas en prose, se trouvant dans l'édition de G. de Chénier.

Œuvres en prose de André Chénier

André Chénier



Paris, 1879

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

Avis au peuple français sur ses véritables ennemis

Lorsqu'une grande nation, après avoir vieilli dans l'erreur et l'insouciance, lasse enfin de malheurs et d'oppression, se réveille de cette longue léthargie, et par une insurrection juste et légitime, rentre dans tous ses droits et renverse l'ordre de choses qui les violait tous ; elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelque temps avant de pouvoir prendre son assiette. Ainsi, après que tout ce qui était mal est détruit, lorsqu'il faut que les mains chargées des réformes poursuivent à la hâte leur ouvrage, il ne faut pas espérer qu'un peuple, encore chaud des émotions qu'il a reçues et exalté par le succès, puisse demeurer tranquille, et attendre paisiblement le nouveau régime qu'on lui prépare. Tous pensent avoir acquis le droit, tous ont l'imprudente prétention d'y concourir autrement que par une docilité raisonnée. Tous veulent non-seulement assister et veiller au tout ; mais encore présider au moins à une partie de l'édifice ; et, comme toutes ces réformes partielles ne sont pas d'un intérêt général aussi évident ni aussi frappant pour la multitude, l'unanimité n'est pas aussi grande ni aussi active ; les efforts se croisent : un si grand nombre de pieds

menacent. Nous chercherons alors quel peut être l'intérêt de ces auteurs de conseils sinistres, et il se trouvera que la plupart sont des hommes trop obscurs, trop incapables, pour être des chefs de parti. Nous en concluons que leur mobile est l'argent, ou une sottise persuasion ; car, dans les révolutions politiques, il ne faut pas croire que tous ceux qui embrassent une mauvaise cause, et qui soutiennent des opinions funestes, soient tous des hommes pervers et mal intentionnés. Comme la plupart des hommes ont des passions fortes et un jugement faible, dans ce moment tumultueux, toutes ces passions étant en mouvement, ils veulent tous agir et ne savent point ce qu'il faut faire, ce qui les met bientôt à la merci de scélérats habiles : alors, l'homme sage les suit des yeux ; il regarde où ils tendent ; il observe leurs démarches et leurs préceptes ; il finit peut-être par démêler quels intérêts les animent, et il les déclare ennemis publics, s'il est vrai qu'ils prêchent une doctrine propre à égarer, reculer, détériorer l'esprit public. Qu'est-ce qu'un bon esprit public dans un pays libre ? N'est-ce pas une certaine raison générale, une certaine sagesse pratique et comme de routine, à peu près également départie entre tous les citoyens, et toujours d'accord et de niveau avec toutes les institutions publiques ; et par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui lui appartient, et par conséquent ce qui appartient aux autres ; chaque citoyen connaît bien ce qui est dû à la société entière, et s'y prête de tout son pouvoir ; chaque citoyen se respecte dans autrui, et ses droits dans ceux d'autrui ; chaque citoyen, quoiqu'il étende ses prétentions aussi loin qu'il peut, ne dispute jamais

contre la loi, et s'arrête devant elle machinalement et comme sans le vouloir ? Et quand la société dure depuis assez longtemps pour que tout cela soit dans tous une habitude innée ; et soit devenu une sorte de religion, je dirais presque de superstition ; certes, alors un pays a le meilleur esprit public qu'il puisse avoir. Je sais qu'il y aurait de là démente à vouloir qu'après une seule année d'affranchissement, Cela fût déjà ainsi parmi nous. Je sais qu'on n'y arrive que lentement ; et je ne suis pas de ceux qui crient que tout est perdu, lorsque tout n'est pas fait en un jour. Mais encore est-il tel degré de lenteur qui permet de craindre qu'on n'arrive pas, et qu'on ne meure en chemin ; et l'on peut au moins juger des progrès, lorsqu'il y a eu une grande quantité d'actions successives, aux-quelles toutes ces règles de conduite s'appliquent naturellement.

Ainsi voyons quels pas notre raison nationale a faits vers ce modèle que nous devons nous proposer. Voyons en quoi elle s'est éclairée, affermie, agrandie ; voyons de quoi nous a servi l'expérience d'une année, et d'une année si fertile en événements. Que si l'on m'objecte encore que ce ne sera pas là un juste pronostic de l'avenir, parce qu'on a fait naître autour de nous trop de tumultes et d'agitations pour que nous ayons pu avancer vers cette perfection sociale : j'en conviendrai ; et cela même servira à montrer combien ces tumultes et ces agitations inutiles nous ont été préjudiciables ; et que par conséquent nous n'avancerons pas davantage à l'avenir, si nous ne prévenons pas les mêmes troubles. En effet, comme l'année dernière, nous

n'écoutons que nos caprices du moment ; comme l'année dernière, nous oublions aujourd'hui la loi que nous avons faite hier. Nous poursuivons cette année les vendeurs d'argent comme les vendeurs de blé l'année dernière ; comme l'année dernière, une partie du peuple se porte à des violences contre les grands d'autrefois ; ils semblent croire que la liberté leur donne le droit d'opprimer ceux qui les opprimaient jadis, et que la verge de fer n'a fait que changer de main ; comme l'année dernière nous parlons de fermer nos portes, de retenir les gens par force ; comme l'année dernière, des personnes à qui il plaît d'aller voyager, et qui ont le droit de faire en Cela ce qui leur plaît, sont, au mépris des décrets de l'Assemblée nationale et des droits de l'homme, au mépris du sens commun, arrêtés, interrogés, leurs équipages livrés à des recherches inexcusables ; comme l'année dernière, des comités d'inquisition fouillent dans les maisons, dans les papiers, dans les pensées, et nous les applaudissons ; et qu'on ne me dise pas que ces soins et ces perquisitions ont eu quelques bons effets ; car, outre que je pourrais le nier formellement, je dis que cette raison ne vaut rien ; qu'un établissement mal conçu n'est jamais aussi utile un moment qu'il est nuisible à la longue ; et qu'enfin on est bien loin d'un bon esprit public, quand on pense que le succès peut rendre banne une chose essentiellement mauvaise ; enfin, comme l'année dernière, une partie du peuple s'obstine à se mettre à la place des tribunaux, et se fait un jeu, un amusement, de donner la mort ; et sans nos magistrats, sans nos gardes nationales, qui avancent l'ouvrage, quand nous restons en arrière, personne ne doute

que des scènes de sang ne se renouvelassent à nos yeux. Abominable spectacle ! ignominieux pour le nom français ! ignominieux pour l'espèce humaine ! de voir d'immenses troupes d'hommes se faire, au même instant, délateurs, juges et bourreaux. Qu'on excuse, qu'on justifie même, sur la première effervescence du moment, sur le sentiment d'une longue oppression, sur l'irrésistible effet d'un changement total dans un grand peuple, ces catastrophes, qui furent funestes à des hommes chefs d'établissements qui faisaient gémir la nation ; soit, j'y consens. Mais excusera-t-on ces supplices longs et laborieux, ces tortures subtiles et recherchées, auxquelles une populace impie a livré des victimes, pour la plupart innocentes ? excusera-t-on ces exécrables railleries dont elle accompagnait leurs plaintes et leurs derniers moments ? excusera-t-on, expliquera-t-on dans des hommes cette horrible soif de sang, cet horrible appétit de voir souffrir, qui les porte à se jeter en foule sur des accusés qu'ils n'ont jamais connus, ou sur des coupables dont les crimes rie les ont jamais atteints ; ou encore sur des hommes surpris dans des délits de police, qu'aucune législation n'est assez barbare pour punir de mort ; à vouloir les massacrer de leurs propres mains ; à murmurer, à se soulever contre les soldats armés par la loi, qui viennent les leur arracher au péril de leur vie ? Et qu'il se trouve des écrivains assez féroces, assez lâches pour se déclarer les protecteurs, les apologistes de ces assassinats ! qu'ils osent les encourager ! qu'ils osent les diriger sur la tête de tel ou tel ! qu'ils aient le front de donner à ces horribles violations de tout droit, de toute justice, le nom de

justice populaire ! Certes, il est incontestable que tout pouvoir émanant du peuple, celui de pendre en émane aussi ; mais il est bien affreux que ce soit le seul qu'il ne veuille pas exercer par ses représentants. Et c'est ici une des choses où les gens de bien ont le plus à se reprocher de n'avoir pas manifesté assez hautement leur indignation. Soit étonnement, soit désespoir de réussir, soit crainte, ils sont presque demeurés muets ; ils ont détourné la tête avec un silence mêlé d'horreur et de mépris, et ils ont abandonné cette classe du peuple, aux fureurs, aux instigations meurtrières de ces hommes atroces et odieux, pour qui un accusé est toujours un coupable ; pour qui la justification d'un innocent est une calamité publique ; qui n'aiment la liberté que lorsqu'elle a des traîtres à punir ; qui n'aiment la loi que lorsqu'elle prononce la mort ; qui n'aiment les tribunaux que lorsqu'ils tuent ; qui, lorsque la société s'est vue contrainte à verser du sang, l'en félicitent et lui en souhaitent, et lui en demandent encore ; et dont les cris et les murmures, quand ils voient absoudre, ressemblent à la rage et aux grincements de bêtes féroces, aux dents et aux ongles desquelles on vient d'arracher des corps vivants qu'elles commençaient à dévorer.

Mais quoi ! tous les citoyens n'ont-ils pas le droit d'avoir et de publier leur opinion sur tout ce qui concerne la chose publique ? assurément ils l'ont. Mais ils n'ont pas celui de prêcher la révolte et la sédition ; et indépendamment de cela, quand même ils ne sortiraient pas des bornes que les lois doivent leur prescrire, il n'en serait pas moins possible,

il n'en serait pas moins permis d'examiner où tendent leurs opinions, où tendent leurs principes et leur doctrine, et quelle sorte d'influence leurs conseils peuvent, doivent avoir sur cet esprit public dont nous sommes occupés ici. Or, à travers cet amas bourbeux de déclamations, d'injures, d'atrocités, cherchons s'ils veulent, s'ils approuvent, s'ils proposent quelque chose ; si, après une critique bonne ou mauvaise de telle ou telle loi, ils indiquent au moins bien ou mal ce qu'ils jugent qu'on pourrait mettre à la place : non, rien. Ils contredisent, suais ils ne disent pas ; ils empêchent, mais ils ne font pas. Quel décret de l'Assemblée nationale leur plaît ? quelle loi ne leur semble point injuste, dur, tyrannique ? quel établissement leur parait bon, utile, supportable, si ce n'est peut-être ces établissements, heureusement éphémères, qui servent à inquiéter les citoyens, à les soumettre à des perquisitions iniques, à les arrêter, à les emprisonner, à les interroger sans décret et sans forme de loi. Enfin, quel emploi, quel office, quelle chose, quelle personne, publique a pu trouver grâce devant eux ?

M. Bailly est porté par le suffrage public à la première magistrature de la cité ; les gens de bien s'en réjouissent, et voient un encouragement au mérite et à la vertu dans l'élévation d'un homme qui doit tout au mérite et à la vertu. Mais sitôt que cet homme veut remplir sévèrement les devoirs de sa charge, en s'efforçant d'établir le bon ordre et l'union, de calmer et de concilier les intérêts divers, et d'empêcher que les ambitions particulières n'empiètent sur

OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

POÉSIES CHOISIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

EDITED BY

JULES DEROCQUIGNY

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

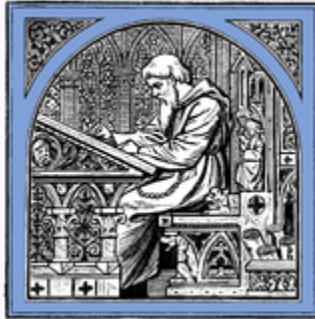
OXFORD

AT THE CLARENDON PRESS

1907

../Odes/

André Chénier



Oxford, 1907

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

II

A MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels.
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels,

La vérité se tait ! dans sa bouche glacée.
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie.
Tremblante, au fond du cœur, se cache à tous les
yeux ?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime.
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime.
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les

traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
À donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides.
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux.
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices.
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »
La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse.
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fût sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres.
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête.
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
À foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile, et fécond en outrage,
Et qui se croit alors et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme.
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France

Un seul traître immolé suffit à sa vengeance,
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapine, de sang, d'infamie engraisés.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit ; de sa mâle louange
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
Ô Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR

SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION MISE EN ORDRE ET ANNOTÉE

PAR

M. LOUIS MOLAND

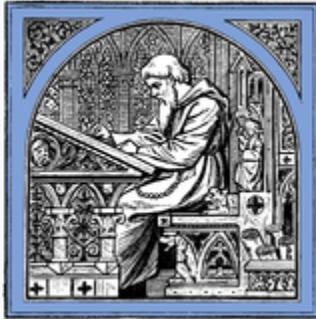
— — —
TOME PREMIER
— — —

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES

—
1889

../Iambes/

André Chénier



Garnier, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

IX^[1]

.
. . .

On vit ; on vit infâme. Eh bien ? il fallut l'être ;

L'infâme, après tout, mange et dort.

Ici, même, en ces parcs où la mort nous fait pâître,

Où la hache nous tire au sort

Beaux poulets sont écrits ; maris, amants, sont
dupes ;

Caquetage, intrigue de sots.

On y chante ; on y joue ; on y lève des jupes ;

On y fait chansons et bons mots ;

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,

Un ballon tout gonflé de vent,

Comme sont les discours des sept cents^[2] plats
bélîtres,

Dont Barère est le plus savant^[3].

L'autre court ; l'autre saute ; et braillent, boivent,
rient

Politiqueurs et raisonneurs ;

Et sur les gonds de fer soudain les portes crient :

Des juges-tigres, nos seigneurs,

Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui ?
Chacun frissonne, écoute ; et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encor lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile.

1. ↑ Édition de G. de Chénier.
2. ↑ L'auteur a écrit *heftsad plats bélitres*.
3. ↑ L'auteur a désigné le nom de Barère par un caractère oriental. M. Becq de Fouquières a déchiffré avec beaucoup de sagacité les deux énigmes. Voy. *Documents nouveaux*, etc., p. 360 et suiv. La Convention était, en nombre rond, composée de sept cents membres.

OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS, M.A.

POÉSIES CHOISIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

EDITED BY

JULES DEROCQUIGNY

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

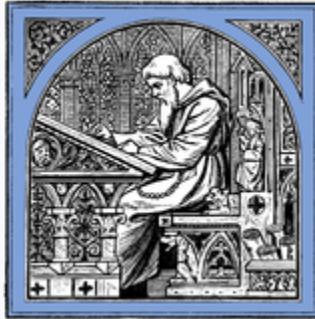
OXFORD

AT THE CLARENDON PRESS

1907

La jeune Captive

André Chénier



Oxford, 1907

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

III

LA JEUNE CAPTIVE

« L'ÉPI naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui.
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la
mort.
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts. ?
 Quelle mer n'a point de tempête !

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance ;

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la
moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

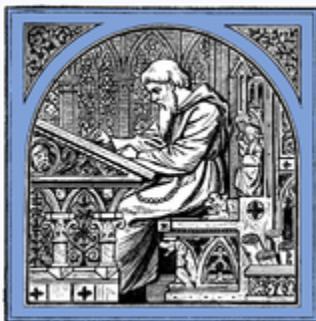
« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Paies encore a des asiles verts,

Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore ! »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix.
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliai les accents
De sa bouche aimable et naïve.
Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.
Saint-Lazare.

../Iambes/

André Chénier



Oxford, 1907

Exporté de Wikisource le 17 juin 2024

III

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour.
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant.
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens.
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus.
Qui me connaissent tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.

Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur.
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitable des hommes ?
La peur blême et louche est leur Dieu,
La bassesse, la honte. Ah ! lâches que nous sommes !
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !...
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux ! — Non, non, puissé-je
vivre !

Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil.
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieus que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains.
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche.
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,

Si la risée atroce, ou plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie.
Égorgée ! ô mon cher trésor,
Ô ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscitez un flambeau mourant.
Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi.
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance !

Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur
supplice !
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.
Saint-Lazare.

FIN